LA DENTELLIÈRE

DE VALENCIENNES.

I

«Valenciennes, grand commerce de dentelles», disent les Guides et les dictionnaires géographiques.

Et allez donc, après cela, vous fier aux livres!

Il y a beau temps—pas moins d'un siècle—qu'on ne fait plus de dentelles à Valenciennes. Le type jadis en si grande faveur, et qui portait ce nom, vient à présent d'Ypres et de Bruxelles. Ce sont des machines qui le fabriquent.

Moi qui vous parle, j'ai connu la dernière dentellière valenciennoise —et cela, certes, ne me rajeunit pas.

On l'appelait, si j'ai fidèle souvenance, Marie-Barbe. C'était une petite vieille bonne femme à lunettes, toute ratatinée, toute cassée. Elle habitait une humble maisonnette de la rue des Anges, à deux pas du logis de mes parents; et, chaque jour, en allant à l'école, je m'arrêtais devant sa fenêtre, avec la marmaille de mon âge, pour la regarder, courbée sur son grand «carreau» vert, planter ses épingles et remuer ses «broquelets»,—ses fuseaux, veux-je dire,—qui s'entrechoquaient avec un bruit d'osselets.

Marie-Barbe ne faisait plus guère de pièces. C'eût été trop long pour elle, et peut-être aussi trop cher pour la bourse de ses clients. Son métier consistait surtout à remettre en état, retaper, repriser les belles dentelles du temps passé que les dames valenciennoises gardaient précieusement comme des joyaux de famille. Bien que toute l'année fût pour elle «morte-saison», ce ravaudage artistique suffisait à lui assurer l'existence, tant ses goûts étaient simples et ses besoins modestes.

Jamais elle n'avait voulu faire d'élèves, et si on lui amenait quelque fillette que tourmentait la passion des fuseaux:

—Allez, allez, ma fille, s'écriait-elle, faites autre chose! Il y a bien assez de pauvres gens comme cela sur la terre! La dentelle, c'est la misère!

Et, de fait, quand elle mourut, on ne trouva pas chez elle un rouge-liard; la pauvre femme vivait à «lure-lure»,—au jour le jour, si vous l'aimez mieux,—et il fallut l'enterrer aux frais de la paroisse.

Alors, les vieux, qui l'avaient connue en sa jeunesse, contèrent son histoire.

II

Vers 1825, pour combattre l'envahissement des métiers à tulle anglais dans le Nord et le Pas-de-Calais, une artiste de l'ancienne école de Valenciennes, Mlle Clémence Badart, que toute la ville appelait familièrement «Mam'zelle Clémence», conçut le projet de remettre en honneur la dentelle riche tombée dans le marasme depuis la Révolution.

Sous son impulsion, les ateliers, si longtemps clos, se rouvrirent, une école de dentellières fut fondée et les ouvrières reprirent leurs carreaux» abandonnés.

Il y eut un moment de véritable fièvre; on crut pour de bon que revenaient les beaux jours de l'art de la dentelle, le temps des vertugadins de Flandre, des jupes, des collerettes et des coiffes ornées de fines dentelles plus précieuses que les chefs-d'œuvre des brodeurs d'or et des orfèvres.

Hélas! ce ne fut que feu de paille!

La mode est arbitraire en ses caprices et ne se laisse imposer nulle volonté. Les tulles grossiers des machines anglaises suffisaient aux élégances de cette époque. Et, de leurs doigts de fées, les dentellières eurent beau créer des merveilles de délicatesse et de goût, ces merveilles leur restèrent pour compte.

Un an ne s'était pas écoulé que la rénovatrice, ruinée, fermait son école, et que, de nouveau, dans les ateliers désertés, le silence succédait au joyeux cliquetis des fuseaux.

Pourtant, l'enseignement de la vieille dentellière avait porté ses fruits. Bon nombre de fillettes avaient suivi ses leçons, et quelques unes étaient devenues de véritables artistes. Parmi celles-ci, Marie-Barbe tenait, sans contredit, la première place.

Élève préférée de Mlle Clémence, elle avait parcouru toutes les étapes dans l'étude de la dentelle; non seulement elle tressait les valenciennes aussi bien que ses plus habiles devancières, mais elle possédait également la façon des autres dentelles artistiques et vous imitait à s'y méprendre les points de Lille, de Bruxelles et de Malines.

Elle accomplissait ainsi des prodiges, réalisant en dentelles les dessins les plus compliqués, reconstituant des modèles anciens d'une difficulté d'exécution extraordinaire, et portant à son comble l'émerveillement de Mlle Clémence, qui, toute larmoyante d'émotion, ne cessait de s'écrier:

—Ah! quel malheur, ma fille, quel malheur que tu ne sois pas venue au monde deux cents ans plus tôt!

III

Marie-Barbe avait alors dix-neuf ans.

Frêle et menue, avec ses cheveux d'or fin et ses grands yeux bleus pensifs, elle attirait tous les regards.

Parfois, n'étaient le mouvement de ses doigts et le bruit de ses fuseaux, lorsque, son coussin à dentelles sur ses genoux, elle travaillait, attentive et silencieuse, on l'eût prise pour une de ces jolies statuettes de vierges flamandes que les maîtres de la Renaissance sculptaient avec tant de grâce et de naïveté.

Aussi, vous pensez si les galants s'arrêtaient volontiers devant les fenêtres de Mlle Clémence, et s'ils lançaient à sa charmante élève des coups-d'œil pleins d'aveux!

Mais c'était peine perdue, il y avait belle lurette que le cœur de la jolie dentellière avait désigné le fiancé de son choix. L'heureux élu était un jeune voisin de Marie-Barbe, avec lequel elle avait été, pour ainsi dire, élevée.

Dès son enfance, Pierre Lagarde avait travaillé à la fabrique du fil de lin pour les dentellières; mais, à présent que les machines envahissaient tout et ruinaient son état, il avait suivi le progrès et était allé s'embaucher à la fabrique d'un industriel de Calais qui venait d'établir à Valenciennes cinq métiers à tulle.

Marie-Barbe, qui, en bonne dentellière, avait le mépris du tulle à la mécanique, lui en garda d'abord quelque rancune.

Mais, lors de la Sainte-Anne suivante, fête patronale des dentellières, au bal de la guinguette, devant une bonne «goyère» parfumée, arrosée d'une pinte de bière blanche mousseuse, ils s'étaient réconciliés; et même Pierre avait tenté de convertir Marie-Barbe.

—Elle avait tort de s'entêter à faire de la dentelle à la main. Malgré tout son talent, un jour viendrait où elle n'y gagnerait même plus ses croûtes. Chaque jour marquait de nouveaux progrès pour l'industrie tullière. Voici qu'aujourd'hui on arrivait à broder sur le tulle simple des applications dans le genre des Malines et des Bruxelles. Et ce n'était pas tout! On ne pouvait prévoir où s'arrêteraient les perfectionnements. Ah! si Marie-Barbe le voulait, elle trouverait là de quoi utiliser sa science de tous les points artistiques de France, de Flandre et d'Angleterre; elle serait précieuse pour les dessins nouveaux, l'établissement des modèles de pièces de luxe; et ce serait de l'or en barres qu'elle y gagnerait! En somme, ne devaient-ils pas tous les deux songer à l'avenir et préparer les ressources de leur petit ménage?

Tous ces arguments, habilement présentés, n'avaient pas manqué d'ébranler Marie-Barbe. Une seule chose l'irritait: c'est qu'on osât prétendre que le tulle remplacerait jamais la belle dentelle à la main, le tulle qui n'avait ni élégance, ni solidité! Qu'un fil s'en aille, voilà toute une pièce effilochée, perdue, détruite, tandis que la vraie dentelle, on peut la tordre, la déchirer, on ne l'effilera pas! Mais, pour le reste, il lui fallait bien reconnaître que Pierre avait raison. Les commandes étaient rares et mal payées; par surcroît, le fil de lin était hors de prix, et quand elle avait travaillé tout un jour à une pièce de valeur et tressé quatre ou cinq centimètres de dentelle, elle avait à peine gagné de quoi ne pas mourir de faim.

Toute cette soirée de fête, Pierre revint ainsi à la charge, affirmant que, si Marie-Barbe y consentait, dès le lendemain on la prendrait à l'atelier où il travaillait.

Enfin, lorsque à la nuit noire ils regagnèrent la ville, et qu'à la porte de la jeune fille il fallut se quitter, Pierre proposa:

—Veux-tu que j'en parle au patron?

Marie-Barbe réfléchit un instant:

—Non, répondit elle; attends encore; plus tard, je ne dis pas non, mais pas à présent: ça ferait trop de peine à Mlle Clémence!

IV

Une année s'écoula, accentuant encore le triomphe du tulle et la ruine de la dentelle.

Mlle Clémence, la vieille artiste, épuisée par la lutte, rongée par le chagrin, s'en était allée là-haut tresser des dentelles pour les aubes et les rochets des saints du paradis.

Plus rien ne s'opposait maintenant à l'entrée de Marie-Barbe dans l'atelier des tullistes; et la jeune fille, après avoir pleuré la perte de sa bonne maîtresse, s'était résignée à ce qui, jadis, lui eût semblé une abominable désertion.

Aussitôt qu'aurait été célébré son mariage avec Pierre, elle devait entrer chez le fabricant calaisien qui lui avait fait des offres très brillantes.

Or, trois jours seulement la séparaient encore de cette union tant désirée, lorsqu'un matin, tandis que, ployée sur son coussin, elle terminait une superbe dentelle en points de Bruxelles pour l'ornement de sa robe d'épousée, elle vit une des ouvrières de la fabrique entrer toute bouleversée dans sa chambre.

—Viens vite, Marie-Barbe, viens vite!

La jeune fille laissa tomber ses fuseaux; le pressentiment d'un malheur l'envahit.

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'y a-t-il?

Mais l'autre s'était ressaisie; elle tenta d'affermir sa voix:

—Ce n'est rien, dit-elle, presque rien. C'est Pierre qui veut te voir. Il est blessé.

—Blessé!...

Marie-Barbe n'en entendit pas davantage...

D'un bond, elle fut dehors, courant à travers les rues, vers la fabrique située à l'autre bout de la ville.

De loin, elle aperçut tout le personnel en émoi, commentant l'accident.

Pierre, ayant voulu, paraît-il, changer le dessin pour mettre en train une pièce nouvelle, avait arrêté la machine. Or, tandis que, penché en avant, il préparait son travail, le grand battant de fer qui maintenait le métier au repos, mal fixé sans doute, s'était tout à coup déclenché et l'avait frappé à la tête. Le crâne fracassé, la cervelle s'épandant frémissante sur les dalles de l'atelier, le jeune homme était tombé, ayant à peine le temps et la force de prononcer un nom:

—Marie!....

Dès qu'apparut Marie-Barbe, un silence morne plana sur tous les groupes.

Des hommes s'en détachèrent essayant de l'arrêter, de la détourner de la place où gisait le cadavre.

Mais elle leur échappa, courut droit au métier de Pierre, et, poussant un grand cri de douleur, elle s'abattit comme une masse sur le corps inanimé de son fiancé.

V

Pendant plusieurs mois, on crut que la folie s'était emparée de Marie-Barbe.

Ses beaux cheveux d'or étaient devenus blancs; ses fraîches couleurs avaient à jamais disparu; vieillie en quelques heures, décrépite à vingt ans, elle passait ses journées tapie en quelque coin, l'œil hagard, sans un geste, sans un cri, dans ce mutisme sombre et farouche qui mène sûrement à l'idiotisme.

Pourtant, par un jour de printemps, un jour de clair soleil, on la vit tout à coup se lever, se diriger vers son coussin et, d'une main tremblante encore et mal assurée, reprendre ses chers fuseaux si longtemps abandonnés.

—Il s'agissait, disait-elle, de faire une guerre à mort au métier à tulle, à cette sanglante machine qui lui avait tué son fiancé!

La pauvre fille se remit à l'œuvre vaillamment, et, dès lors, le calme sembla peu à peu renaître en son âme.

Maintes fois, pour les gens charitables qui l'encourageaient en lui donnant du travail, elle composa des pièces qui eussent pu rivaliser avec les plus beaux morceaux de dentelles du temps passé.

Et c'est ainsi qu'elle parvint à un âge avancé, toujours seule et triste, mais résignée, ayant trouvé dans l'amour de son art l'apaisement de sa douleur.

Embrasse Papa...

A neuf heures, comme chaque soir, le capitaine Chéreau rentra du cercle et se coucha. Vingt ans de célibat l'avaient asservi à une foule de petites habitudes maîtresses, qui gouvernaient tous ses membres et n'admettaient plus la moindre réflexion de leur esclave. S'étant donc dévêtu méthodiquement, il habilla de son dolman le dos d'une chaise, étendit sur le siège son pantalon dans ses plis coutumiers, remonta sa montre et but un verre d'eau; puis il se donna dans l'oreiller un solide coup de poing,—un seul, se glissa entre les draps et pinça la flamme de la bougie entre son pouce et son index, préalablement mouillés de salive. Ainsi officiait-il tous les soirs, depuis vingt ans.

Les yeux clos, il songea qu'il avait perdu son café à la manille, ce qui l'attrista légèrement. Puis il sombra dans le sommeil.

Soudain, de l'autre côté de la cloison mitoyenne, éclatèrent des cris d'enfant. Comme troublé par un mauvais rêve, le dormeur se retourna d'un bloc, en grognant:

—Sale gosse!

Mais les cris redoublaient, si aigus qu'ils semblaient retentir dans la chambre du capitaine. Alors il s'éveilla tout à fait. Dire que, depuis un an, ses voisins n'avaient pas pu le laisser dormir une seule fois tranquille! C'était un petit couple, un simple lieutenant et sa femme. Et cette odieuse persécution ne s'était-elle pas aggravée, depuis quelques mois, des mille folies que lui débitait à voix éclatante son jeune père, ce simple lieutenant: des: «Où sont tes cheveux?» des «Embrasse papa» répétés avec sérénité dix fois, vingt fois, jusqu'à l'exécution du commandement. Oh! ce «Embrasse papa»!

Mais jamais les cris n'avaient été si perçants: cris d'effroi, cris d'enfant seul dans la nuit, qui raclaient la gorge, puis s'arrêtaient faute de souffle, troués de silences pâmés et angoissants. Inquiet, furieux, le capitaine Chéreau sauta de son lit:

—Voyons, voyons, que se passe-t-il donc?

D'ordinaire, le chant berceur de la maman ou les éclats de voix du simple lieutenant intervenaient vite afin d'apaiser ces clameurs. Mais cette fois, les cris éperdus perçaient seuls la cloison. A la hâte, le vieux garçon enfila ses vêtements si soigneusement pliés et courut sur le palier. La porte de ses voisins était entrouverte: dans l'antichambre, une lampe veillait. Il s'en empara, et, abritant de sa main la flamme vacillante, guidé par les cris, il pénétra dans la chambre. Elle était déserte; près du lit conjugal, un bereau s'agitait furieusement. Le capitaine écarta les rideaux et vit, dans le désordre des couvertures au pillage, un petit être battant l'air des jambes et des bras, la face congestionnée par l'effort des cris de terreur.

Quoi, l'enfant était seul? Très vite Chéreau parcourut le modeste appartement; la salle à manger nue, le salon luxueux, la chambre de la bonne, proche de la cuisine. Personne.

Avec plus de hâte encore, il revint au bereau, qui roulait comme une barque en mer.

Ayant posé la lampe, il enleva la petite fille dans ses larges mains: mais elle se débattait si fort, donnait de si subits coups de reins, telle une vive crevette, qu'il trembla de la laisser choir; précipitamment, il s'assit et la posa sur ses genoux. Il tenait un enfant pour la première fois.

Mais la petite pleurait toujours. Pour la calmer, il la dressa devant lui, face à face, au bout de ses bras, et il imagina une danse rythmée à la cadence du trot, qu'il ponctua de «hop là! hop là». Tentative presque heureuse, car déjà les sanglots étaient plus lents, les larmes, plus rares, dernières gouttes d'un vase bientôt vide.

Tout à coup, les pleurs cessèrent; avec ses yeux, son menton, le bout de son nez, ses mains jetées en avant, toute cette mimique des enfants qui pensent déjà et ne parlent point encore, la petite fille exprimait la convoitise et l'extase. Le capitaine suivit la direction des bras tendus vers lui: cette gamine voulait sa croix! Le ruban rouge, l'étoile émaillée lui paraissaient, comme à tant d'autres, le plus enviable des hochets. Le vieux garçon laissa donc les doigts maladroits, fins comme des cigarettes, cueillir la belle fleur aux pétales blancs, au pistil d'or, et la petite fille, apaisée, triomphante, sourit.

Alors, le capitaine Chéreau se sentit plein d'orgueil, fier comme un conquérant au jour d'une victoire; jamais sourire de femme ne l'avait baigné de tant d'allégresse, ne l'avait rendu si léger, si près de quitter le sol.... Il se leva, tenant déjà d'un bras plus expert la petite fille, qui, dans sa longue robe de nuit, jouait paisiblement avec la croix d'honneur. Il la regarda avec des yeux d'explorateur qui découvrent une contrée bénie, attendri devant ses joues brillantes de larmes séchées, sa bouche entr'ouverte, attentive au jeu.... Débordant d'enthousiasme, il approcha la petite figure de son visage aux grosses moustaches:

—Embrasse-moi.

Mais le ruban rouge avait plus d'attraits. Alors, lâchement, le capitaine Chéreau rajeunit sa voix et contrefit le simple lieutenant pour obtenir autant de succès que lui:

—Embrasse papa!

Entre nous, il dut répéter au moins vingt fois le commandement.

Ah! s'il y avait eu de l'autre côté de la cloison un capitaine célibataire, dans les quarante-cinq ans, il eût été bigrement agacé.

Mais ce capitaine-là se faisait, en ce moment, embrasser par une jeune personne d'un an, et, phénomène singulier, ces deux petites lèvres fraîches et mouillées, collées pourtant à sa joue, mouillaient ses paupières et rafraîchissaient son cœur.

Minuit sonna. Personne ne rentrait, ni bonne, ni maîtres. Cette petite devait tomber de sommeil. Mais le capitaine Chéreau ignorait l'art d'endormir les enfants. Pourtant il se souvint que la voisine chantonnait d'une voix lente. Il chanterait donc. Hélas! il ne savait que des chansons de marche. Alors, arpentant la chambre, balançant la petite fille, qui était parvenue à découdre le ruban et suçait la croix avec ardeur, il entonna un air de retraite.

Il déploya tant d'ardeur convaincu que la gamine s'endormit. Tremblant de l'éveiller en la posant dans son nid de dentelles, il préféra s'asseoir dans un fauteuil, avec des précautions infinies, et ne bougea plus.

Dans le grand silence retombé, le pendule scandait les pas invisibles de l'aiguille sur le cadran. Le capitaine Chéreau regarda la petite fille, qui dormait sur ses genoux: le sommeil avait semblé la surprendre au milieu d'un geste, car elle gardait l'un de ses poings fermés sur sa poitrine, tandis que l'autre, étreignant la croix, tombait dans le vide au bout du bras tendu. Quelle paix adorable dans les pures paupières baissées, dans les boucles du front embué de moiteur, les joues délicates, les lèvres entr'ouvertes, d'où s'envolent l'haleine au goût du fruit!

La chaleur du petit corps pénétrait ses entrailles, montait en lui comme une fumée d'ivresse. Elle existait donc, cette joie dont l'enfant éclaire ceux qui l'approchent? réelle aussi, cette tiédeur de tendresse qu'il communique à ceux qui l'étreignent?

Soudain, le bruit de la pendule emplit la chambre, et le capitaine Chéreau se sentit vieillir, nettement, comme on verrait blanchir ses cheveux. Dieu! que la vie coulait vite! Et il eut la perception, l'affreux regret des ans perdus, des ans stériles, gâchés, de sa vie d'égoïste qui ne laissera rien, que rien ne pleurera.

Et un grand découragement l'envahit, monta de son cœur à ses yeux....

Mais on marcha dans la pièce voisine: le petit couple rentrait, la femme emmitouflée de fourrures, le simple lieutenant drapé jusqu'au nez dans sa capote. Ils s'arrêtèrent au seuil de la chambre, pétrifiés: près de la lampe, dans un fauteuil, leur voisin, le capitaine, tenait dans ses bras leur fille, qui dormait avec une croix d'honneur à la main! Ils s'exclamaient déjà:

—Oh! mon capitaine....

Mais il releva vers eux sa face inondée de larmes et, le doigt sur sa moustache grise:

—Chut! Elle dort....

Aux grands maux...

LES

PETITS REMEDES!

I

Pourquoi donc Mme de Reuilles reste-t-elle ainsi dans son fauteuil, au coin du foyer, les yeux fixés sur le ciel gris? Sa broderie est entre ses mains, mais le crochet ne marche pas. Tic! tac! tic! tac! la vieille pendule Empire bavarde seule sur la cheminée. Mais elle a beau chanter son éternelle ballade de minutes, d'heures et de secondes, Mme de Reuilles ne l'écoute pas. Son regard bleu demeure fixé sur la vitre comme si son esprit rêveur suivait dans l'infini quelque invisible cortège d'amours disparus ou de fleurs defuntes.....

La jeune femme est charmante ainsi dans son peignoir mauve à grands ramages. C'est une merveilleuse petite créature, à la chevelure dorée, svelte et fine, avec de grands yeux profonds et limpides, une bouche toute mignonne, très-rouge, aux coins retroussés, laissant paraître les dents d'un blanc laiteux. Que de nonchalence et de noblesse dans sa pose!

Mais pourquoi Mme de Reuilles fait-elle ainsi la moue?

Tout à-coup, un domestique ouvre la porte du salon et, dans l'envolement d'une jupe de soie, entre, gaie et rose, Mme Fromange, bientôt suivie de son mari. Monsieur grand et fort avec un regard très-doux, une barbe blonde, une physionomie bien ouverte, respirant la bonne humeur et la bonté; Madame, une jolie petite bourgeoise grassouillette, aux yeux très-clairs, pailletés d'or, aux mains criblées de petites fossettes, délicieuse à voir en profil perdu, avec un beau ton d'ambre sur la nuque. Ménage modèle, si tendrement uni qu'on le cite toujours aux jeunes gens à marier comme un exemple.

—Bonjour, chérie! dit Mme Fromange; tu ne nous attendais pas?

Mme de Reuilles se lève.

Sa physionomie est subitement éclairée par le bonheur de revoir sa meilleure amie de pension, la confidente de ses secrets les plus intimes.

Mais son air préoccupé, le voile de tristesse qui, à leur arrivée, assombrissait son visage, d'ordinaire si paisible, n'ont pas échappé aux nouveaux venus.

—Qu'as-tu donc? lui demande son amie.... Tes yeux sont rouges.... On dirait que tu as pleuré....

C'est le choc nécessaire pour produire la détente nerveuse; Mme de Reuilles fond en larmes.

—Ah! mes amis, je suis bien malheureuse!....Mon intérieur est un enfer!....Et mon mari est le dernier des égoïstes!....

—Hum! fait M. Fromange, toutes les femmes en disent autant....excepté la mienne, bien entendu .... Contez-nous cela, voyons!....Nous pourrons peut-être vous donner un conseil....

—Vous savez quelle affection Georges me témoignait autrefois? Qui dira les fleurs qu'il a ramassées quand elles tombaient de mon corsage et qu'il a pieusement cachées dans sa poitrine? Qui dira les riens délicieux dont fut remplie notre existence d'amoureux sûrs l'un de l'autre? Que de projets, que de confidences, avant d'être unis par des nœuds sacrés! Puis ensuite, que de bonheur et de caresses pendant les premières années de notre mariage!....Eh bien! tout est changé aujourd'hui! Georges est aux regrets de m'avoir épousée! Je suis un peu taquine, d'accord! Mais il n'admet plus une plaisanterie! Je demande un bijou; il me le refuse! Il voudrait me savoir aux antipodes!....Ne dites pas le contraire: je ne devine que trop les sentiments de Georges à mon égard!....Eh bien! il sera satisfait! Je vais partir. Non pas à Pékin, c'est vrai, mais à Châlons, chez ma mère.

Et, en parlant ainsi, Mme de Reuilles s'anime, s'anime!

—Ce n'est pas sérieux! dit Mme Fromange. Il ne faut jamais laisser son mari seul, aux prises avec les tentations mauvaises. Sois patiente ma chérie: ce n'est qu'un vilain moment à passer. Ton mari te reviendra plus tendre que jamais!

—Non, je veux m'en aller! Il sera libre alors d'agir comme il lui plaira! Je parle très sérieusement! Vingt fois déjà mes malles ont été préparées; elles seront vite au complet.... On les portera ce soir au chemin de fer et je partirai demain.... Remarquez que la conduite de mon mari m'est tout-à-fait indifférente, mais je ne puis supporter plus longtemps ses brusqueries, ses airs de lassitudes, ses dédains... Je n'éprouve pas la moindre jalousie, mais ma dignité est en jeu!.... J'en ai assez, assez, j'en ai par-dessus la tête, vous dis-je!....

II

Un bruit de pas se fit entendre.

M. de Reuilles entra.

De mise irréprochable, d'allure distinguée, mais un peu hautaine, il ne remarqua point l'animation de sa femme et vint tendre la main aux Fromange.

—Vous déjeunez avec nous?

—Volontiers.

—Jean!

—Monsieur?

—Deux couverts de plus!

On se mit à table.

Pendant le repas, les maîtres de la maison réussirent assez bien à cacher leur désunion. Malgré cela, une gaîté de commande ne dura pas longtemps. Un mot, un geste, un regard suffirent plus d'une fois pour dénoncer la cruelle vérité.

En ami sincère, M. Fromange voulut savoir au juste à quoi s'en tenir sur une situation aussi tendue, et, profitant d'un tête-à-tête, au fumoir, il interrogea le mari.

—Ah! mon ami, répondit ce dernier, c'est à devenir fou! Vous avez vu ma femme à l'œuvre tout-à-l'heure, capricieuse, frivole, volontaire! Ai-je dit, ai-je fait quoique ce soit motivant sa vivacité, ses boutades? Ma parole d'honneur! c'est à détester le toit conjugal!

—Voilà de grands mots dont il ne faut pas abuser! dit M. Fromange....Vous parlez de vous en aller....Mais savez-vous que, il n'y a que quelques instants, Mme de Reuilles nous faisait part du même projet?....Que diriez-vous si elle mettait sa menace à exécution?

—Je dirais: "Tant mieux!" ....J'en ai assez à la fin!..... J'étais fort jaloux autrefois, mais je ne le suis plus, je vous l'assure!....Le sentiment qui me fait parler est uniquement celui de la dignité.... Que ma femme m'aime ou non, peu m'importe; mais je suis las de ses façons dédaigneuses!....

M. de Reuilles prononçait ces paroles sur un beau ton d'indifférence, mais les derniers mots sonnaient faux; aussi son ami ne put il s'empêcher de sourire; toutefois, il n'insista pas et parla d'autre chose.

III

Une heure après, en sortant de chez les de Reuilles, M. Fromange disait à sa femme:

—Ce sont deux grands enfants! Ils se chicanent pour des futilités et, au fond, ils s'adorent! Mais si l'on n'y met bon ordre, la situation pourrait s'envenimer. C'est notre devoir d'intervenir!

—D'accord! dit Mme Fromange. Mais de quelle façon? Avec cela qu'ils sont si commodes à raisonner!

—J'ai mon idée, répondit sentencieusement son mari, et une idée par jour suffirait à assurer le bonheur de tous les peuples, s'il faut en croire le vieil Aristote....

IV

M. de Reuilles venait d'entrer au Cercle et serrait la main à quelques amis, quand un petit porteur de dépêches lui remit une carte-télégramme.

—Quelque ami de province qui me donne un rendez vous, pensa-t-il.

Mais à peine avait-il ouvert le message que ses traits brusquement changèrent.

Sa figure se contracta affreusement.

Voici ce qu'il lisait.

"Monsieur,

"Si vous êtes curieux de connaître le déshonneur qui plane sur votre nom, trouvez-vous donc ce soir, à six heures, au coin de rue de la paix et de la rue Daunon. Votre femme est ma rivale. C'est pourquoi je me venge.

"Celle qui ne signe pas."

La lettre anonyme classique, celle qui vous porte toujours un coup droit au cœur....

M. de Reuilles roulait maintenant, hébété, la missive entre ses doigts.

C'était encore la nuit complète sous son front, l'ombre traversée d'orage, l'obscurcissement éperdu de la pensée.

—Ce n'est pas assez de me faire souffrir, il faut qu'elle me déshonore! murmurait-il avec rage.

Et puis, à cette colère, succéda l'abattement; ses mains tremblèrent; des larmes emplirent ses yeux.

Il n'avait plus maintenant de courage pour la fureur, tant il était écrasé par l'écroulement de sa vie, et ses yeux erraient dans l'abîme ouvert entre les cieux du passé et l'inexorable enfer béant sous ses pas!

Soudain, au milieu de ce désastre, il lui vint un doute auquel il se rattacha comme à la dernière planche de salut.

—Si ce n'était pas vrai?.... si ce billet était l'œuvre de quelque odieux mystificateur?

Il consulta sa montre: six heures moins vingt!

Juste le temps de gagner la rue de la Paix.

Il sortit comme un fou, endossant, dans sa précipitation, un pardessus qui n'était pas le sien, sauta dans un fiacre et se fit conduire à toute vitesse vers le lieu du rendez-vous.

V

Pendant ce temps, Mme de Reuilles était rejointe chez son courtier par un commissionnaire qui lui remettait la lettre suivante:

"Madame,

"Si vous êtes curieuse de connaître la conduite de votre mari, trouvez-vous donc ce soir, à six heures, au coin de la rue de la Paix et de la rue Daunon. M. de Reuilles est mon rival. C'est pourquoi je me venge.

"Celui qui ne signe pas."

Sous la violence du choc, toute la belle indifférence affichée le matin pour la conduite de son époux s'évanouit. C'est en vain qu'elle se dit tout d'abord: "Je n'irai pas!" Cinq minutes après, son coupé roulait aussi vers la rue de la Paix, et la jeune femme faisait des vœux ardents pour n'y point rencontrer son mari.

VI

Six heures sonnent. L'équipage s'est arrêté. Madame saute à terre....

Et la première personne qu'elle aperçoit, c'est M. de Reuilles qui, lui aussi, descend de voiture!

Ils se trouvent face à face, pâles, haletants, les traits crispés, la figure décomposée.... et ils se dévisagent, ahuris, stupéfiés de leur solitude réciproque,—quand un double éclat de rire retentit derrière eux.

C'est M. et Mme Fromange qui s'en donnent à cœur-joie.

—Pour des époux qui ne sont point jaloux, c'est par ma foi, une belle exactitude! dit M. Fromange.

Honteux, penauds, comprenant d'un seul coup toute l'étendue de la leçon, M. et Mme de Reuilles ne savent quelle contenance tenir, s'ils doivent rire ou se fâcher....

Mais les Fromange les poussent l'un vers l'autre.

Et, alors, en pleine rue, au clignotement d'un bec de gaz et sous les yeux des passants ébaubis, heureux d'en être quitte à si bon compte, M. de Reuilles embrasse éperdument sa femme, comme au jour du premier baiser....

LA POLITIQUE

Des Etats-Unis aux Philippines.

Presse Associée.

Washington, 1er juillet—Le général Otis a conduit les affaires aux Philippines avec habileté et jugement, a dit aujourd'hui le directeur général des postes Smith. Il n'a jamais donné à entendre que plus de 30,000 hommes fussent nécessaires. Il n'y a pas de troubles aux Philippines en dehors de l'île de Luçon. Les opérations offensives seront réduites pendant les trois mois de la saison pluvieuse, mais dès qu'il sera possible de les reprendre la rébellion sera promptement réprimée.

Sans amoindrir les difficultés, on peut dire que notre gouvernement sera à la hauteur de la tâche. On peut accepter comme certain, aussi, que si des forces additionnelles sont nécessaires, on n'hésitera pas à les employer.

Les Philippines sont nos ennemis. Une tribu entre toutes est seule en révolte.

Ce qu'on fera aux Philippines quand cette simple tribu sera soumise est une question sur laquelle je ne dois pas m'étendre. La détermination finale de notre politique appartient au Congrès.

En attendant, le Président tiendra ces possessions du peuple américain. Il donnera aux habitants la plus grande mesure de liberté et d'autonomie compatible avec la reconnaissance de notre souveraineté et le maintien de la paix, de l'ordre et de l'administration légale dans l'archipel.

Les mesures à prendre ne peuvent pas cependant être exactement définies pour le moment. Elles seront l'objet d'une conférence. La première chose à faire est de rétablir la paix, et elle sera faite à tout hasard.

Grand incendie à Pittsburg.

Presse Associée.

Pittsburg, Pennsylvanie, 1er juillet—Le grand magasin d'épiceries de J. J. Weldon, une bâtisse en briques à quatre étages située dans la rue Market, a été totalement détruit aujourd'hui par un incendie. La perte est de $100,000. Trois pompiers ont été blessés.

Le Sénateur Hanna en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 1er juillet—Les journaux de Londres s'occupent beaucoup du Sénateur Hanna et le traitent un peu cavalièrement.

Un des journaux, parlant de la visite qu'il a faite à la Chambre des Communes, en compagnie de M. White, raconte qu'après avoir assisté, avec attention, à toute la séance, il se serait retourné et aurait demandé: "combien doit coûter un vote sur le bill que l'on discute?

—:o:—

La pose, le fini, l'arrangement artistique, Moore, premier prix.